

ami. Je suis condamné à des regrets éternels, il n'y a plus pour moi de bonheur sur la terre. » Il trouva du moins un adoucissement à sa douleur dans la culture des lettres. Déjà, dans cette même lettre, toute baignée de ses larmes, il a comme une aspiration inconsciente, un retour involontaire vers ses goûts favoris : il remercie Amanton de l'avoir fait nommer associé de l'Académie de Dijon. Mais une chose manque à la satisfaction qu'il en éprouve. « En m'admettant dans votre illustre compagnie, écrit-il à Amanton, vous m'avez séparé d'un parent, d'un ami *qui vaut mieux que moi*, et pour lequel je réclame une faveur semblable à celle qui m'a été faite. Vous devinez que c'est de Pericaud, mon beau-frère, que je veux parler. Nous avons été reçus simultanément à l'Académie de Lyon et au Cercle littéraire. On nous surnomme ici les *inséparables*. Outre les titres qui nous sont communs, il en a de particuliers : tels, par exemple, que sa belle traduction de *Minucius Felix*, et différents opuscules que je vous ai envoyés en son nom. »

Cinq mois après, l'Académie de Dijon admit Pericaud au nombre de ses élus, et réunit ainsi dans son sein les deux *inséparables*.

Breghot était trop épris des poètes du seizième siècle et trop versé dans la connaissance du vieux langage, pour s'en tenir à la réimpression des œuvres de Louise Labé. Il voulut lui donner un pendant. A cet effet, il publia une nouvelle édition des *Rimes de vertueuse et gentille dame Pernette du Guillet*, contemporaine et compatriote de la Belle Cordière, lesquelles n'avaient pas été réimprimées depuis 1546, et qu'il accompagna d'un glossaire et de notes précieuses pour l'intelligence du texte (1). Mais

---

(1) Guillet (Pernette du), Lyonnaise célèbre au seizième siècle par